Document généré le 7 mai 2025 13:58

Séquences
La revue de cinéma

Footnote
Tu seras célèbre… mon fils
Hearat Shulayim — Israël 2011, 103 minutes

Élie Castiel

Numéro 277, mars–avril 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/66314ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2012). Compte rendu de [Footnote : tu seras célèbre… mon fils / *Hearat Shulayim* — Israël 2011, 103 minutes]. *Séquences*, (277), 32–33.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2012

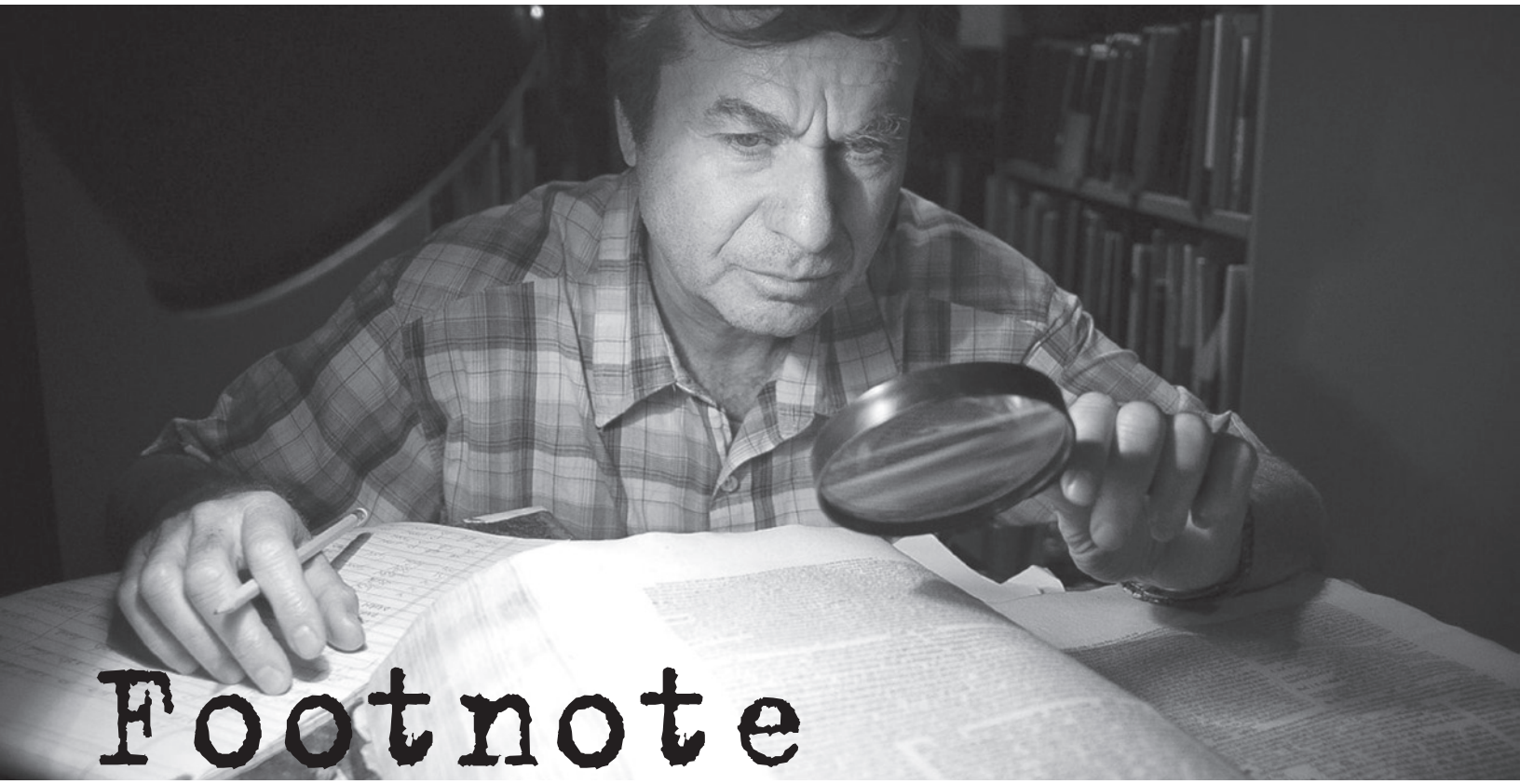
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Footnote

Tu seras célèbre… mon fils

Prix du meilleur scénario au Festival de Cannes 2011, le nouveau film de Joseph Cedar est le récit d'une confrontation intellectuelle entre un père et son fils, tous deux recherchistes à l'université. Pour le cinéma israélien de ces dernières années, il s'agit d'un film atypique puisqu'on ose, enfin, se détacher des sujets polémiques et géopolitiques maintes fois rebattus. Et au-delà d'un récit qui clame tout haut son amour des mots, ***Footnote*** *se distingue par l'élégance et la limpidité de sa mise en scène.*

Élie Castiel

De Joseph Cedar, nous connaissons le remarquable ***Beaufort*** (2007), véritable plaidoyer contre la guerre et aussi une profonde réflexion sur le rôle des images en mouvement dans le conflit au Moyen-Orient. Avec ***Footnote***, le cinéaste israélien change de style, mais demeure aussi intime. Le film aborde avec verve, détermination et un sens lucide de la répartie l'affrontement entre un homme et son fils, chercheurs au prestigieux département d'études talmudiques de l'Université hébraïque de Jérusalem. Chez les Shkolnik, particulièrement entre Eliezer, le géniteur, et Uriel, sans aucun doute son futur successeur, la concurrence est parfois déloyale, ou est-ce le hasard d'une erreur? Le père, donc le plus vieux, est un homme peu sociable — il cache un secret que nous ne dévoilerons pas. Un individu introverti, donc, vivant dans son propre univers d'intellectuel universitaire. Le fils est, comme lui, pris par ses recherches sur le Talmud, mais néanmoins épris de la vie et atteint d'arrivisme incontrôlé. Entre les deux, un dialogue teinté de compromis, de petites brimades à double face et d'encouragements factices; bref, nous sommes devant un rapport père / fils marqué du sceau de l'inavoué.

> Alors que dans ***Beaufort***, thème oblige, le cinéaste déployait une mise en scène abyssale, faite de plans glauques et agressifs… ici, il se montre plus conciliant. Car la guerre des mots et des idées n'est pas aussi virulente que celle des conflits entre nations.

Jusqu'au jour où la compétition, jusque-là protégée par un voile feutré, devient plus menaçante, s'ouvre au grand jour, oppose les deux personnages qui, le plus naturellement du monde, oublient leurs liens consanguins pour ne se concentrer que sur leurs propres déboires, chacun de son côté. Le problème: le très convoité prix d'Israël est remis par erreur au père plutôt qu'au fils. Le jury convoque ce dernier pour lui faire part de cette énorme bévue. Il réagit d'abord en faveur de son père. Peut-être bien par respect filial, par tradition, par reconnaissance d'une

Photo : Au nom du père

longue carrière passée à l'étude des Saintes Écritures, pour éviter d'assassiner *intellectuellement* son père, pour se sacrifier à son nom.

Et soudain, comme par un étrange revirement de l'esprit, un besoin de justifier son titre, une envie de gagner, de recevoir des honneurs bien mérités, le fils est poussé à s'ériger contre son père. Comment alors confronter ces deux contraires si proches dans une lutte sans merci pour la reconnaissance à l'aboutissement magistral d'une carrière ? Comment se préparer à la possibilité de briser des liens affectifs et de sang ? Comment faire face à la société ? Autant de problématiques que Cedar traite sur un ton tragicomique, sans doute pour atténuer l'étendue d'un tel précipice familial ou encore parce qu'il s'agit simplement d'un choix narratif délibéré.

Alors que dans ***Beaufort***, thème oblige, le cinéaste déployait une mise en scène abyssale, faite de plans glauques et agressifs et de séquences insupportables par leur réalisme, ici, il se montre plus conciliant. Car la guerre des mots et des idées n'est pas aussi virulente que celle des conflits entre nations. Pour cette raison, la réalisation est moderne et inventive. Cedar se permet de situer les personnages dans des espaces géographiques contrastants (maison, salle de réunion du jury, couloirs universitaires, extérieurs presque dépeuplés, salle de réception), un monde où ne circule qu'une certaine élite sociale, des individus provisoirement hors du monde, loin de la société. Sur ce point, la (longue) séquence d'ouverture montre en caméra fixe le visage du père, l'œil menaçant, durant la cérémonie d'intronisation de son fils à l'Académie nationale des sciences. Le fils émet un discours d'acceptation en voix off. L'image est acerbe, ironique et donne le ton au reste d'un film sur l'absence, absence de mots, absence de dialogue, manque de rapprochement, incapacité physique et intellectuelle à reconnaître l'*autre*, à s'intégrer à lui, à le comprendre.

Mais ***Footnote*** est avant tout le récit amer d'un quiproquo. Farce cruelle et dérangeante que viennent renforcer ces gros plans opaques sur le visage du père, ces séquences intimes où les lois de l'individualité prennent le dessus sur la filiation paternelle. Film également sur la famille, traitée avec une amertume désolante, un humour particulier et une grande intransigeance face aux personnages. Et le milieu universitaire n'est pas non plus épargné : son refus de s'ouvrir au monde, son snobisme légendaire, ses intrigues insidieuses, ses abus de pouvoir. Un univers à part, un espace du savoir où, ironiquement, un homme et son fils seront incapables de communiquer malgré leur connaissance érudite des mots.

Et que font les femmes dans cet espace masculin. Il y a d'abord la mère et ensuite l'épouse. Elles n'occupent pas trop de place dans le film, mais par leurs propos, leurs gestes et leur courage forment une aire de raisonnement, une sorte de miroir réflexif qui renvoie aux hommes leur propre image. Trouver les mots, savoir les digérer, reconnaître leur vraie valeur, car après tout, ils ne sont que porteurs de vérité, sources à la fois de mésentente et de réconciliation. Une vérité qui paraît ici mensongère et porteuse de nombreuses brèches sur le comportement humain.

Le titre hébreu, que l'on peut traduire par « note en bas de page », est d'autant plus significatif qu'il suggère une zone de rupture, un point de suspension que Joseph Cedar prend le risque de transformer en un dialogue de sourds magnifiquement interprété par un Shlomo Bar-Aba autodestructeur, remarquable dans ses mimiques incomparables, et un Lior Ashkenazi solide dans le rôle d'un carriériste ambitieux pris dans l'engrenage complexe des rapports filiaux. Bref, une comédie intellectuelle, cérébrale et à la limite, presque expressionniste, un puzzle kafkaïen susceptible de susciter l'intérêt du plus commun des mortels grâce à une approche à la fois humble et naturelle. Et pour le cinéma israélien, une autre preuve que la fiction, même en forme de parabole, peut dépasser les sempiternels antagonismes politiques qui sévissent dans cette partie du monde.

■ **HEARAT SHULAYIM** | Israël 2011 — **Durée :** 103 minutes — **Réal. :** Joseph Cedar – **Scén. :** Joseph Cedar — Images : Yaron Scharf — **Mont. :** Einat Glaser-Zarhin — **Mus. :** Amit Poznanski — **Son :** Tuli Chen — **Dir. art. :** Arad Sawat — **Cost. :** Laura Sheim — **Int. :** Lior Ashkenazi (Uriel Shkolnik), Shlomo Bar-Aba (Eliezer Shkolnik), Aliza Rosen (Yehudit), Alma Zack (Dikla Shkolnik), Idit Teperson (Sara), Albert Iluz (Dvir), Neli Tagar (garde de sécurité), Shmuel Shiloh (Herman), Micach Lewensohn (Grossman), Michael Koresh (Yona) — **Prod. :** Joseph Cedar, Leon Edery, Moshe Edery, David Mandil — **Dist. :** Métropole.

Une zone de rupture entre deux individualismes